

LA
THÉOLOGIE SOLAIRE DU PAGANISME ROMAIN.

2

LA
THÉOLOGIE SOLAIRE DU PAGANISME ROMAIN

PAR

M. FRANZ CUMONT

EXTRAIT
DES MÉMOIRES PRÉSENTÉS PAR DIVERS SAVANTS
À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
TOME XII, II^e PARTIE



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

MDCCCXCIX

LA

THÉOLOGIE SOLAIRE DU PAGANISME ROMAIN.

L'héliolatrie fut la dernière forme que prit le paganisme romain. En 274, l'empereur Aurélien lui donna une consécration officielle lorsqu'il fonda en l'honneur de *Sol invictus* un temple fastueux, desservi par des pontifes qui eurent la préséance même sur les membres de l'antique *Collegium pontificum*, et, au siècle suivant, le dernier païen qui ait occupé le trône des Césars, Julien l'Apostat, nous a laissé un discours où il justifie, en théologien subtil et en dévot fervent, le culte rendu à l'astre roi dont il se regardait comme le fils spirituel. Le Soleil invincible, élevé au rang suprême dans la hiérarchie divine, protecteur spécial des souverains et de l'empire, tend à absorber en lui ou à se subordonner toutes les autres divinités de l'ancien Olympe.

Ces faits ont été souvent exposés⁽¹⁾ et il serait superflu d'y insister. Mais, si l'on a depuis longtemps constaté l'importance prépondérante que prend l'héliolatrie dans la religion de l'époque impériale, si l'on a reconnu l'origine orientale et, plus précisément, syrienne du dieu solaire qui, sous des noms divers, règne sur l'ancien panthéon romain, on n'a pas aperçu aussi clairement quelles raisons lui firent accorder cette souveraineté et sur quel fondement théologique reposa l'idée de son hégémonie.

⁽¹⁾ Voir par exemple WISSOWA, *Religion der Römer*, p. 306, et mes *Mon. myst. de Mithra*, I, p. 336.

L'adoration de l'astre dont dépend l'existence même de notre globe fut, dira-t-on, inspirée naturellement par le spectacle de ses bienfaits quotidiens et par la conscience du rôle de cette force immense dans les phénomènes physiques. Elle fut l'aboutissement logique du paganisme, qui, divinisant la nature, devait nécessairement reconnaître un pouvoir prédominant à celui qui est le maître de la nature. Renan en a fait un jour l'observation⁽¹⁾ : « La vie de notre planète a en réalité sa source dans le soleil, toute force est une transformation du soleil Avant que la religion fût arrivée à proclamer que Dieu doit être mis dans l'absolu et l'idéal, c'est-à-dire hors du monde, un seul culte fut raisonnable et scientifique, ce fut le culte du Soleil. » Sans doute; mais c'est là parler en homme moderne qui se souvient des théories de Galilée, de Laplace et de Berthelot. Les anciens sont restés longtemps d'un autre avis. C'est que, précisément, ils n'ont découvert que peu à peu l'importance sans égale de l'astre du jour dans le système cosmique, et, à vrai dire, ils n'en ont jamais eu la pleine notion. Dans l'Athènes de Périclès, Anaxagore semblait un novateur audacieux lorsqu'il soutenait qu'Hélios était en réalité bien plus grand que le Péloponèse. Même après le développement de la science alexandrine, malgré les hypothèses géniales d'Aristarque de Samos et de Séleucus de Séleucie, premiers défenseurs de la théorie héliocentrique, les astronomes persistèrent toujours à enseigner que le grand luminaire céleste était une planète, tournant comme les six autres autour de notre terre. Les actions physiques qu'il y exerce ne lui furent reconnues que partiellement et à une époque relativement tardive. Un contemporain de Cicéron, le docte Gémios⁽²⁾, croit

⁽¹⁾ *Lettre à Berthelot (Dialogues et fragments philosophiques, 1876), p. 168.*

⁽²⁾ GEMINOS, c. 17 (p. 190, 11, Manitius) : Πάντες γὰρ ὑπολαμβάνουσιν ἰδίαν

encore devoir protester contre l'opinion alors générale que les chaleurs de l'été seraient dues au lever de la Canicule et expliquer qu'elles ont pour cause le retour annuel du solstice.

Aussi, si l'on remonte à l'origine des temps historiques, s'aperçoit-on que les Grecs n'accordaient à Hélios et les Romains au vieux *Sol indiges* qu'un pouvoir restreint et une situation modeste. Même en Orient, où se développa l'astrolatrie, le dieu principal de la Babylonie — car on le dotait du sexe masculin — fut primitivement la Lune, Sîn⁽¹⁾, et il garda la première place à Carrhae (Harrân) en Osrhoène, et dans une grande partie de l'Anatolie jusque sous l'empire romain⁽²⁾. Dans les pays chauds, le soleil est surtout un ennemi contre lequel on se protège, et les habitants des plaines brûlantes de la Mésopotamie préférèrent à l'astre dont les ardeurs embrasaient l'air, desséchaient la terre et épuisaient les corps, celui dont la douce lumière les éclairait sans les menacer. Dans la fraîcheur des nuits, la lune versait les rosées bienfaisantes et sa clarté guidait, alors comme aujourd'hui, les caravanes à travers le désert. Partout ses phases, apparentes à tous les yeux, servirent à mesurer le temps avant qu'on connût la durée de l'année, et les calendriers sacrés réglèrent suivant son cours les cérémonies religieuses et la vie civile. Quand sa face s'obscurcissait, on voyait dans cette éclipse un présage redoutable, et l'on attribuait à la puissante divinité une foule d'influences mysté-

δύναμιν ἔχειν τὸν ἀστῆρα (Κύνα) καὶ παρ-
αίτιον γίνεσθαι τῆς τῶν καυμάτων ἐπι-
τάσεως κ. τ. λ. Tout le chapitre est très
instructif à cet égard.

⁽¹⁾ Sîn précède régulièrement Shamash
et est plus puissant que lui. Cf. JASTROW,
Religion Babylonien's, I, p. 66 et suiv.;

BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astrol. grecque*, p. 44.

⁽²⁾ La prédominance du culte de Mên
dans l'est de l'Asie Mineure paraît être
due à la persistance de vieilles conceptions,
dépassées ailleurs, dans une contrée re-
culée, qui ne suivit pas l'évolution de la
théologie « chaldéenne ».

rieuses⁽¹⁾ dont le souvenir persista dans l'astrologie⁽²⁾ et se perpétua indéfiniment dans les superstitions populaires. En Chaldée, le Soleil, Shamash, est un personnage secondaire qui suit Sîn comme son serviteur⁽³⁾.

Ce sont les astronomes qui ont renversé les rôles, en constatant l'importance primordiale qu'a le soleil dans le mécanisme céleste. Sa prééminence grandit à mesure qu'ils le firent mieux connaître. En l'éloignant toujours davantage dans l'espace, ils acquirent une notion de plus en plus exacte de ses dimensions formidables. Lorsqu'ils eurent étudié ses révolutions, ils comprirent quelles relations les unissaient aux phénomènes physiques et à la succession des saisons. Le dernier coup fut porté à l'antique prestige de la lune quand on s'aperçut qu'elle brillait d'une lumière empruntée⁽⁴⁾ ou, comme on disait, bâtarde⁽⁵⁾. L'héliolatrie est essentiellement un culte savant; elle grandit avec la science elle-même, et se constitua définitivement à l'époque où celle-ci atteignit son apogée dans l'antiquité. Nulle part on n'aperçoit plus clairement qu'ici les liens qui, dans les religions de l'Orient⁽⁶⁾, unissent les recherches de l'érudition et l'évolution de la foi. Celle-ci y suit, d'un pas tardif parfois, les progrès de la connaissance. Les Égyptiens

⁽¹⁾ Cf. ROSCHER, *Selene*, 1890, p. 49 et suiv.

⁽²⁾ Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir les nombreux *Selenodromia*; cf. aussi *infra*, p. 468, n. 3.

⁽³⁾ JASTROW, *loc. cit.*

⁽⁴⁾ Cette découverte est ancienne. Thalès la connaissait (*Doxogr.*, 358, 19, Diels), mais elle ne paraît avoir été définitivement admise que depuis Aristarque de Samos (VITRUVÉ, IX, 2, § 3).

⁽⁵⁾ Voir *infra*, p. 468, n. 3, Vettius Valens (*νόθον φως*). Cf. PHILON, *De somniis*, I,

c. 10, § 53 (I, 628 M. = III, 216 Wendl.): *Σελήνης νόθον φέγγος* (dans un passage sur les « Chaldéens »). — La déchéance astronomique de la Lune eut sa répercussion dans la théologie; cf. LACTANTIUS PLACIDIUS, *Ad Stat. Theb.*, I, 719: *His versibus sacrorum Solis mysteria patefecit. Sol enim Lunam minorem potentia sua et humiliorem docens taurum insidens cornibus torquet.*

⁽⁶⁾ Cf. mes *Religions orientales dans le pagan. romain*, 2^e éd., 1909, p. 48 et suiv.

s'arrêtèrent à mi-chemin, et, malgré de très anciennes tentatives pour établir la souveraineté sans partage du Soleil-Râ, finalement ils ne se résignèrent pas à dépouiller la Lune de son autorité, et préférèrent, dans le ciel comme sur la terre, à la monarchie pure le pouvoir conjoint de la sœur et du frère, de l'épouse et du mari, d'Isis et d'Osiris. Ce dualisme inspire encore les mystères alexandrins de l'époque des Ptolémées et s'affirme dans les théories des astrologues égyptiens⁽¹⁾. Mais chez les Sémites, un clergé érudit, héréditairement voué à l'étude du ciel étoilé, tira plus hardiment les conséquences religieuses de ses découvertes scientifiques. Nous voudrions essayer de montrer ici sur quelles conceptions astrologiques repose la primauté incontestée dont jouit le dieu solaire à la fin du paganisme et comment, de données expérimentales, on déduisit toute une théologie, qui prouva son omnipotence.

Suivant le système dit « chaldéen »⁽²⁾, le soleil occupe le quatrième rang dans la série des planètes. Trois sont au-dessus de lui, Mars, Jupiter, Saturne, trois au-dessous, Vénus, Mercure et la Lune. Plus haut, s'arrondit la voûte des étoiles fixes, qui marque la limite du monde; plus bas est suspendue la terre, immobile au centre de celui-ci⁽³⁾. En d'autres termes, le Soleil

⁽¹⁾ Cf. *infra*, p. 468, n. 3.

⁽²⁾ Ce système est attribué aux Chaldéens par MACROBE, *Comm. in Somn. Scip.*, I, 18, 2 : « Cicero solis sphaeram quartam, id est in medio locatam dicit... Ciceroni Archimedes et Chaldaeorum ratio consentit ». Il est impliqué par une théorie que Censorin et Cicéron attribuent aux mêmes Chaldéens (*infra*, p. 454, n. 1); il se retrouve dans l'enseignement des mystères de Mithra, où celui-ci, dieu so-

laire, est appelé *μείστης* (*Mon. myst. Mithra*, I, p. 303), et dans les *Oracula Chaldaïca* (*infra*, p. 454, n. 2). — Nous reviendrons plus bas (p. 471) sur la date et sur les auteurs de la suite planétaire ☾ ☿ ♀ ☽ ♂ ♃ ♄ ♅.

⁽³⁾ MANILIUS, I, 149 et suiv.; CIC., *Somm. Sc.*, I. c. Cf. mon article sur le *Jupiter summus exsuperantissimus* (*Archiv. f. Religionsw.*, XI) 1906, p. 330 et suiv.

se meut au milieu des sphères célestes⁽¹⁾, il occupe la région médiane parmi les sept ou, si l'on veut, les neuf cercles de l'univers.

Cette théorie marquait un progrès sur celles qui l'avaient précédées. Platon croyait encore que le soleil se trouvait immédiatement au-dessus de la lune et au-dessous des cinq autres planètes, c'est-à-dire qu'il le situait beaucoup trop près de nous. L'ordonnance « chaldéenne », Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, se rapproche davantage de la vérité : elle attribue seulement au soleil la place qui revient en réalité à la terre; leur distance relative est exactement reconnue; il suffit de les faire permuter pour obtenir le système héliocentrique.

Cette découverte astronomique se combina avec de vieilles idées religieuses : Shamash était depuis longtemps en Orient, comme *Sol invictus* le devint à Rome, l'astre tutélaire des souverains⁽²⁾. Dans le ciel, les autres planètes semblaient faire cercle autour de lui ou plutôt l'escorter, et les astrologues se plurent à montrer le « Roi-Soleil » (*Βασιλεὺς Ἡλίου*) s'avancant au milieu de ses satellites, comme les princes terrestres, dont il est le protecteur, marchent entourés de leurs gardes. Grâce à eux,

⁽¹⁾ Les passages où le Soleil est dit être « au milieu des planètes » sont très nombreux et j'en citerai plusieurs (p. 453, n. 1; p. 454 n. 1 et 2, etc.). Je note un chapitre encore inédit d'APOMASAR, *Cat. codd. astr.*, V, part. 1, p. 25 (cod. 2, fol. 70) : *Διὰ τί ὁ Ἡλίου ἐτάχθη τὴν μέσην ἔχειν ζώνην.*

⁽²⁾ THOMSON, *Reports of the astrologers of Nineveh*, 1900, p. LXIII, n° 176 : « The sun is the king's star. » — J'ai exposé le développement de cette doctrine politico-religieuse, *Mon. myst. Mithra*, I, p. 286

et suiv.; cf. p. 201, n. 8. — De nombreux textes astrologiques grecs en font mention : VETTIUS VALENS, I, 1 (p. 1, 7, Kroll). *Ἡλίου . . . σημαίνει ἐπὶ γενέσεως βασιλείαν, ἡγεμονίαν*, cf. *Cat. codd. astr.*, II, p. 176, 6; PALCHUS, *Cat.*, V, 1, p. 188, 27 : *Ἡλίου βασιλεῦσιν ἐπιτηδεῖος*. Cf. JULIEN, *Or.*, IV, p. 145 C.; *Epist.*, 76. — La doctrine de Firmicus Maternus (II, 30, §5) qui soustrait les empereurs à l'influence des étoiles lui est toute personnelle et inspirée par la crainte de la police; cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astr. gr.*, p. 567 et suiv.

cette formule sacrée se perpétua jusqu'à la fin du paganisme chez les derniers néoplatoniciens⁽¹⁾.

De plus les « Chaldéens » avaient imaginé une solution originale d'un problème qui embarrassait beaucoup les astronomes anciens, celui que posait la marche irrégulière des planètes. Ils avaient observé que les progrès, les stations, les rétrogradations apparentes de celles-ci étaient liés aux révolutions du

⁽¹⁾ Le texte le plus ancien où cette comparaison soit développée est, pensons-nous, celui de PHILON d'Alexandrie, *Quis. rer. divin. heres*, c. 45 (III, p. 50, Wendl.) : Μέσος τῶν ἐπὶ τὰ (πλανήτων) Ἡλίου μέσον δ' αὐτὸν οὐ μόνον ἐπεὶ μέσην ἐπέχει χώραν, ὡς ἠξιώσαντινες, καλῶ, ἀλλ' ὅτι καὶ θεραπεύεσθαι καὶ δορυφορεῖσθαι πρὸς ὑπασπιζόντων ἐκατέρωθεν ἀξιώματος ἐνεκα καὶ μεγέθους καὶ ὠφελειῶν, ἅς τοῖς ἐπιγείοις ἅπασι παρέχει, δίκαιος ἄλλως ἐστίν. Cf. *De opif. mundi*, c. 18 (I, 18, l. 22, Cohn) : Ἡλίω οἶα μεγάλῳ βασιλεῖ. PROCLUS, *In Rempubl.*, II, 220, 25 (Kroll) : Ἡλίου ὡς καὶ τῶν ὁρατῶν πάντων βασιλεὺς . . . ὑπὸ πάντων δορυφορεῖται κοσμοκρατόρων. L'origine astrologique de cette conception ressort de l'emploi de *δορυφορεῖσθαι*, qui est un terme technique pour parler de planètes qui en accompagnent une autre; voir BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astrol. grecque*, p. 252; PHILON, *De somniis*, II, 114 (III, 277, 9, Wendl.), *infra*, p. 468, n. 3. Cf. par exemple ANTIGONE de Nicée dans la géniture d'Hadrien, *Cat. cod. astr.*, VI, p. 68, 23. — Aussi l'expression de Ἡλίου βασιλεὺς est-elle fréquente chez les astrologues : PORPHYRE, *Isagoge*, p. 181 (éd. 1559) : Ἡλίου καθάπερ κράτιστός τις βασιλεὺς ἐν τοῖς μετεώροις ἀστράσι τέταται. Cf. *Epist. Anebon.*, c. 29 : Βασιλεῖ Ἡλίω. JULIEN de Laodicée, *Cat. codd.*, I,

p. 136, 1 : Ἡλίου βασιλεὺς καὶ ἡγεμὼν τοῦ σύμπαντος κόσμου; HARCROTATION, *Epist.*, éd. Graux, *Rev. de Philol.*, II, p. 77 : Πάντων ἀστέρων βασιλεὺς ἐστίν ὁ Ἡλίου. — Dans les dédicaces religieuses Βασιλεὺς Ἡλίου est usité, croyons-nous, exclusivement en Syrie (DUSSAUD, *Notes de Mythol. syrienne*, p. 110), mais en Égypte la même expression se rencontre dans l'hermétisme (HEM. TRISM., éd. Parthey, V, 3, p. 42) : Ὁ Ἡλίου Θεὸς μέγιστος τῶν καθ' οὐρανὸν Θεῶν, ᾧ πάντες εἰκονοῦσι οἱ οὐράνιοι Θεοὶ ὡσανεὶ βασιλεῖ καὶ δυνάσῃ. Cf. le papyrus magique de Paris (éd. Wessely), v. 262 : Ἡλίον τὸν ἐπουρανίων σκῆπτρον βασιλείον ἔχοντα, τὸν ἄνω μέσον τῶν ἀστῶν Τυφῶνα δυνάστην. — C'est à la langue religieuse de la Syrie que, par l'intermédiaire de Jamblique, Julien emprunta cette formule (discours *Eis βασιλέα Ἡλίον*, etc.; cf. MAU, *Die Religionsphilosophie Kaiser's Julian*, 1908, p. 14, n. 2, p. 38, n. 3). Elle se retrouve souvent chez PROCLUS, *In Timaeum*, 279 F (III, 131, 28 DIEHL); 308 F (227, 29); *Hymn.* 1, 1. — En latin, on peut citer une dédicace *Deo invicto regi* découverte en Germanie (*Mon. myst. de Mithra*, II, p. 427); cf. FIRMICUS MATERNUS, V, Praef. : « Sol . . . omnium siderum princeps. » — Même conception chez les Arabes, cf. *infra*, p. 460, n. 1.

soleil — en réalité de la terre —, et ils en avaient conclu que celui-ci commandait leurs mouvements⁽¹⁾; il était comme le coryphée qui dirigeait les évolutions rythmiques des astres errants.

On imagina de ces faits des explications mythiques : on raconta⁽²⁾ qu'Hélios, lancé par le Créateur au milieu de ses

⁽¹⁾ CENSORIN [= VARRON] *De die nat.*, c. 8 : « Chaldaeorum ratio breviter tractanda est... Stellarum motus schemataque et effectus a sole crebro immutari, nam ut aliae occasum, nonnullae stationem faciant solis fieri potentia... qui stellas ipsas, quibus movemur, permovet. » Cf. *Fragm.* 3 (p. 56-59 Hultsch) : « Sol maximum sidus aetheris medii limite ignescit... stella in eodem signo manet donec a sole moveatur. » CICÉRON, *De divin.*, II, 42, § 89 (exposé de la doctrine des *Chaldaei* d'après Panétius) : « Cum temporum anni tempestatumque caeli conversiones commutationesque tantae fiant accessu stellarum et recessu, cumque ea vi solis efficiantur... MÉNANDRE de Laodicée dans WALZ, *Rhetores graeci*, t. IX, p. 330 : Τὸν οὐρανὸν περιχορεύεις ἔχων περισεαυτὸν τοὺς χόρους τῶν ἀστῆρων. Μίθραν σε Πέρσαι λέγουσιν... Χαλδαῖοι δὲ ἀστῆρων ἡγεμόνα. Cf. JULIEN, *Or.*, IV, 146 C. : Πλάνητες περὶ ἥλιον χορεύοντες κ.τ.λ. — La même doctrine est souvent citée sans nom d'auteur, par exemple dans CICÉRON, *Somm. Scip.*, 4 : « Mediam regionem sol obtinet, dux et princeps et moderator luminum reliquorum. »; cf. *Tuscul.*, I, 68 : « Harum omnium moderatorem ac ducem solem. » PLINE, *Hist. nat.*, II, 5, § 12 : « Eorum (septem siderum) medius sol fertur amplissima magnitudine ac potestate, nec temporum modo terrarumque sed siderum etiam ipsorum caelique rector. » Les poètes

même s'emparent de cette idée grandiose, LUCAIN, *Phars.*, X, 201 : « Sol tempora dividit aevi... | radiisque potentibus astra ire vetat, | cursusque vagos statione moratur. » MARTIANUS CAPELLA, II, § 186 : « Nam medium tu curris iter | ... compellens atque coercens | sidera sacra deum dum legem cursibus addis. » CLAUDIEN, *De cons. Stilich.*, I (XXI), 61 (p. 191, Birt) : « (Rex Persarum)... secretaque Beli | et vaga testatur volventem sidera Mithram. » PROCLUS, *Hymn.*, 1, 8 et suiv. Cf. la note 2.

⁽²⁾ C'est le récit des *Oracula Chaldaica*, qui sont au fond d'accord avec la doctrine des « Chaldéens » antérieurs. Cf. PROCLUS, *In Remp. Pl.*, II, p. 220, 11 et suiv. (éd. Kroll) : Τῶν παρὰ Χαλδαίοις Θεουργῶν ἀκούσας ὡς ἄρα ὁ Θεὸς ἐμесеμβόλησεν τὸν ἥλιον ἐν τοῖς ἐπιτὰ καὶ ἀνεκρέμασεν ἀπ' αὐτοῦ τὰς ἐξ ἄλλας ζώνας κ.τ.λ.; l. 21 : Εἰ δὲ δὴ κρατοῖη τὸν μὲν ἥλιον ἐν τῷ μέσῳ τάττει τῶν ἐπιτὰ, καθάπερ οἱ Θεουργικοὶ λόγοι. *In Tim.* 230 B (III, 132, l. 33, Diehl) : Ὁ Θεουργὸς (i. e. JULIEN) περὶ τῶν πλανομένων ἐξ αὐτοῦς ὑπέστησεν ἑβδομὸν Ἡλίου μεσεμβολήσας πῦρ, τὸ ἀτακτὸν αὐτῶν εὐτάκτοις ἀνακρέμασας ζώνας... Cf. *Ibid.*, 258 C. (p. 63, 22); KROLL, *De orac. Chaldaicis*, p. 32, 39. — L'empereur Julien expose encore d'après Jamblique comment le soleil commande au mouvement des sphères (*Or.*, IV, 146 B. et suiv., cf. MAU, *op. cit.*, p. 78 et suiv.). — La même théorie a persisté jusque

six compagnons, tenait suspendues en équilibre leurs zones harmoniques⁽¹⁾; ou encore que les planètes ne pouvant supporter l'ardeur de ses rayons s'étaient enfuies à son approche et réfugiées dans le signe du zodiaque qui devint désormais leur « domicile » (*οἶκος*); seul Saturne, s'étant laissé rattraper, fut brûlé et prit désormais une couleur sombre⁽²⁾. Mais à ces fables les hommes de science avaient substitué une doctrine strictement mathématique⁽³⁾. Suivant eux, le soleil n'entraînait pas seulement dans sa course Mercure et Vénus, qui, on l'avait constaté, ne s'éloignaient jamais qu'à une courte distance de lui, mais il réglait aussi les mouvements des trois planètes supérieures, et il agissait sur elles, par la force de sa chaleur, à peu près comme sur les vapeurs terrestres qu'il faisait monter ou descendre. « Selon la position qu'il occupe relativement à elles, il les pousse en avant, les arrête ou les chasse en arrière; et cela mécaniquement, sa puissance s'exerçant, comme toute influence astrologique, suivant certains angles ou « aspects ». Pour les planètes les plus éloignées et les plus grosses, comme Saturne et Jupiter, la poussée du soleil n'atteint l'intensité nécessaire pour changer la direction du mouvement qu'en aspect trigone, lorsque le soleil est à environ 120° à droite ou à gauche de la planète. En revanche un astre

chez les astrologues arabes. Abenragel [Cf. *infra*, p. 460, n. 1] dit : « Per eum (solem) fiunt planetae orientales et occidentales. »

⁽¹⁾ Comparer le génie *Splenditenens* qui, dans le manichéisme, retient les dix cieux suspendus (cf. mes *Recherches sur le manichéisme*, 1908, p. 23).

⁽²⁾ Ce mythe, destiné à expliquer l'origine des « domiciles » astrologiques, est raconté *κατὰ τοὺς Χαλδαίους*, *Cat. codd. astrol.*, V, 2^e part., p. 132, l. 16 et suiv.

⁽³⁾ Cette doctrine est exposée par PLINÉ, II, § 59 et suiv., 69 et suiv., qui se vante d'être le premier à la traduire en latin (« a nullo ante nos reddita », § 71) et par VITRUVÉ, IX, 1, 12. Pliné est reproduit par MARTIANUS CAPELLA, VIII, 887. — Dans son neuvième livre, Vitruve ne cite pas moins de trois fois Bérosee, et c'est sans doute à celui-ci que remonte cette théorie planétaire, comme celle, relative à la lune, dont nous allons parler.

léger et placé à proximité obéit — du moins Pline le prétend — à la poussée plus modérée qui s'exerce en aspect quadrat, c'est-à-dire sous un angle de 90° à droite ou à gauche⁽¹⁾. »

Bérose faisait une application particulière de la même théorie fondamentale pour expliquer les phases de la lune : une moitié de celle-ci aurait été brillante, l'autre sombre : quand elle se trouvait le plus près du soleil, elle était « saisie par ses rayons et la force de sa chaleur », et il l'obligeait à tourner vers sa lumière sa face lumineuse. Au contraire lorsqu'elle s'éloignait, cette même force se relâchant, tout ou partie de sa moitié obscure était alors dirigée vers l'astre dont elle dépendait⁽²⁾.

Les Chaldéens étendirent cette explication aux comètes, où certains d'entre eux voyaient avec raison des sortes de planètes, que parfois l'ardeur du soleil entraînait dans sa course rapide, que l'astre resplendissant pouvait même noyer dans son éclat et qu'il laissait ensuite s'échapper dans les profondeurs du ciel, où elles disparaissaient « comme des poissons qui plongent dans les abîmes de la mer »⁽³⁾. On alla même jusqu'à faire dépendre

⁽¹⁾ J'emprunte cet exposé à M. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astrologie grecque*, p. 118, à qui je me permets de renvoyer pour les détails de la doctrine.

⁽²⁾ VITRUVÉ, IX, 2 (dans le chapitre qui fait suite à celui relatif aux planètes) : « Cum luna cursum itineris sui peragens subicit sub orbem solis, tunc eam radiis et impetu caloris corripit, convertique candentem propter eius proprietatem luminis ad lumen... cum praeteriens vadit ad orientis caeli partes relaxari ab impetu solis » ; et plus bas « quo longius absit a radiis remissam ». — Je dois l'indication de ce passage important et de sa signification à l'érudition sagace de mon collègue M. Joseph Bidez, qui prépare un recueil critique des fragments re-

latifs aux théories « chaldéennes » conservés par les auteurs grecs et latins.

⁽³⁾ SÉNÈQUE, *Quaest. nat.*, VII, 4 : « Apollonius Myndius ait cometas in numero stellarum errantium poni a Chaldaeis tenerique cursus eorum » ; cf. VII, 17 ; STOBÉE, I, 28 (p. 228, 15 et suiv. Wachsmuth) : Χαλδαιοὺς μὲν δὴ λόγος ὦδε γινώσκειν περὶ κομητῶν, ὅτι εἰσὶ τινες ἄλλοι ἔξω τῶν φαινομένων πλανητῶν ἀστέρες κ. τ. λ. . . ὥσπερ εἰς τὸν τοῦ πελάγους βυθὸν οἱ ἰχθύς. — La cause de leurs apparitions et disparitions est rapportée pareillement au soleil dans un passage de Manilius, que m'a aussi signalé M. Bidez (I, 86g) : « Sed trahit ad semet rapido Titanius aestu | involuitque suo flammantis igne cometas |

du soleil les révolutions des étoiles fixes : il aurait animé de sa vie divine, en la parcourant, cette huitième sphère, comme les sept autres⁽¹⁾.

La conception essentielle qui inspire toutes ces doctrines, c'est que le soleil possède, en vertu de sa chaleur intense, un pouvoir alternatif de répulsion et d'attraction qui, suivant sa distance ou la direction de ses rayons, tantôt écarte de lui les corps célestes et tantôt les ramène vers lui, foyer unique d'énergie qui les fait tous mouvoir. Cette théorie mécanique, où il y a comme un pressentiment de la gravitation universelle et du système héliocentrique, devait servir à édifier toute une théologie savante.

En effet, pour les astrologues chaldéens, les étoiles fixes et surtout les planètes sont les auteurs de tous les phénomènes de l'univers, et rien ici-bas ne se produit qu'en vertu de leurs actions combinées. Celui qui règle le jeu compliqué de leurs

ac modo dimittit, sicut Cyllenius orbis | et Venus saepe nitent falluntque oculos rursusque revisunt ». — Une autre théorie était attribuée aux Chaldéens par Epigène de Byzance (SÉNÈQUE, *Quaest. nat.*, VII, 4; cf. GILBERT, *Meteorolog. Theorien des Alt.*, 1907, p. 653 et suiv.). Il n'y a là rien de surprenant, car nous savons que diverses écoles de Chaldéens avaient des opinions très différentes (STRAB., XVI, 1, 6; cf., *infra*, n. 1).

⁽¹⁾ Cette théorie est exposée sous une forme mythologique par JULIEN, *Or.*, IV, 146 C. et suiv. : « Ἡλῖος ἐπιτροπεύει τὰς ἐπὶ τὰ καὶ τὴν ὁδοῦ οὐρανοῦ κυκλοφοροῦσαν . . . ὁ δὲ οὐρανὸς αὐτῷ κατὰ πάντα συναρμολογούμενος, ἑαυτοῦ τὰ μέρη θεῶν ἔστω ἐξ Ἡλίου πλήρης κ. τ. λ. » (cf. MALU, *op. cit.*, p. 77 et suiv.). Il l'emprunte de

son propre aveu à une tradition étrangère aux Grecs. En réalité elle est beaucoup plus ancienne que lui : il y est fait allusion dans Pline (*supra*, p. 454, n. 1 « caeli rector ») et dans Censorin (*l. c.*), qui parle à la fois des « stellae tam vagae quam stantae ». Cf. DRACONTIUS, *Romulca*, X, 500 : « Stelligeri iubar omne poli », etc. — Cette doctrine, inspirée par la volonté de faire du soleil le dieu suprême, est en contradiction avec une autre, également d'origine orientale, qui faisait de la sphère la plus haute, celle des étoiles fixes, la source de toute force et de toute vie (je l'ai exposée *Archiv f. Religionswiss.*, IX, 1906, p. 323 et suiv.). Les Chaldéens sont souvent en désaccord entre eux (cf. p. 456, n. 3). Voir cependant *infra*, p. 474.

révolutions et de leurs aspects sera donc l'arbitre des destins⁽¹⁾, le maître de la nature entière. Placé au centre du grand organisme cosmique, il l'anime tout entier comme le cœur entretient en nous la vie, et on se plaira, dans les traités scientifiques comme dans les hymnes mystiques, à le désigner comme le « cœur du monde »⁽²⁾.

Un passage d'un philosophe stoïcien, qu'on a conjecturé être Posidonius⁽³⁾, nous explique comment on conciliait cette idée avec celle que la terre occupait le centre des sphères mouvantes, dont elle était comme le pivot : « Le monde, en tant qu'animé, dit-il⁽⁴⁾, a dans le soleil le siège de sa vitalité, comme si cet astre toujours chaud était le cœur de l'univers (*καρδία τοῦ παντός*) à cause de son mouvement, de sa grandeur et de la compagnie de ses satellites. Car chez tous les êtres animés le centre de l'activité, c'est-à-dire de l'animal en tant qu'animal, diffère du centre de son volume. Ainsi nous avons, comme hommes vivants, un centre de vitalité au cœur, toujours en mouvement, toujours chaud, et, par là, principe de toutes les puissances de l'âme, force vitale, force locomotrice, facultés

⁽¹⁾ Cf. FIRMIUS MATERNUS, V Praef. : Omnium siderum princeps, Sol, ad cuius arbitrum factorum ordo disponitur. »

⁽²⁾ THÉON de Smyrne (III, 15) attribue la paternité de l'expression à « certains pythagoriciens » : « Βουλόμενοι τὸν τοῦ Ἡλίου μέσον εἶναι τῶν πλανωμένων ὡς ἡγεμονικώτατον καὶ οἶον καρδίαν τοῦ παντός » ; mais on verra plus bas (p. 471) ce qu'il faut entendre par ces pythagoriciens. Cf. MACROBE, *Comm. in Somn. Scip.*, I, 20, 6 : « Physici solem cor caeli vocaverunt » et les interprétations qui suivent. — L'expression était employée dans les *Oracula Chaldaica* : « Τὸ ἡλιακὸν πῦρ καρδίας

τόπω ἐσθηρίξεν » (PROCLUS, *In Remp. Plat.*, II, 220, 14, éd. Kroll). Elle est reprise par PROCLUS, *Hymn.*, 1, 5 : « Μεσσατίνην γὰρ ἔχων ὑπὲρ αἰθέρος ἔδρην | καὶ κόσμου κραδιαίον ἔχων ἐριφεγγέα κύκλον. — Déjà Plutarque (*De facie in Lun.*, c. 15, p. 928 A) dit que la lune est placée entre le soleil et la terre, comme le foie *μεταξὺ καρδίας καὶ κοιλίας*. — Le monde est pareillement assimilé au corps humain dans le manichéisme, qui est né en Babylonie; cf. mes *Recherches*, p. 26.

⁽³⁾ TANNERY, *Histoire de l'astronomie ancienne*, 1893, p. 259.

⁽⁴⁾ Dans THÉON de Smyrne, III, c. 33.

de désirer, d'imaginer et de comprendre. Le centre de notre volume est distinct et situé vers l'ombilic. Il en est de même du monde entier, si l'on peut d'après des êtres petits, fortuits et mortels se représenter les choses les plus grandes, les plus augustes et les plus divines : il a pour centre de son volume la terre, froide et immobile, mais en tant que monde animé, son centre de vitalité est au soleil, qui serait le cœur de l'univers; et c'est là, dit-on, que son âme prit naissance, pour le pénétrer tout entier en s'étendant jusqu'à ses extrémités ».

Ainsi l'astre éclatant du jour, placé au milieu des sphères célestes, anime par la puissance de son calorique l'immense macrocosme, où rayonnent ses feux. On ne le célébrera plus seulement en vers et en prose comme celui qui, avec la lumière, apporte ici-bas la chaleur, la fécondité et la joie⁽¹⁾, l'ancienne conception s'est amplifiée et précisée au contact de la science : le soleil deviendra l'ordonnateur de l'harmonie cosmique, le maître des quatre éléments et des quatre saisons⁽²⁾, la puissance céleste qui, par les variations constantes de son cours annuel, produit, nourrit et détruit les animaux et les plantes, et par l'alternance du jour et de la nuit chauffe et refroidit, dessèche ou humecte la terre et l'atmosphère⁽³⁾. Mais

⁽¹⁾ Litanie *In laudem Solis* dans BAERENS, *Poet. lat. min.*, IV, p. 543; PROCLUS, *Hymn.* 1; Hymne magique dans ABEL, *Orphica*, 291. — PLIN, II, 5, 13; SÉNÈQUE, *De Benef.*, VII, 31, 3; JULIEN, *Or.*, IV, 137, 147, 150 et suiv.

⁽²⁾ *Mon. myst. Mithra.*, I, 126, n. 7. Comparer l'hymne isopséphique, récemment découvert à Pergame (HEPENDING, *Athen. Mitt.*, 1907, p. 357); *Hymn. Orph.* VIII, 9 : *Κόσμου έναρμόνιον δρόμον ελκων*, et MÉXANDRE de Laodicée, *l. c.* (cf.

REITZENSTEIN, *Poimandres*, p. 281). Cf. *supra*, p. 454, n. 1.

⁽³⁾ Cette théorie sur la double influence du soleil, qui est résumée dans PTOLÉMÉE, *Tetrabibl.*, I, 2, et dans CLÉOMÈDE, II, 1, 84, et qui apparaît aussi dans CICÉRON, *Natura deorum*, II, 49 et 102, et dans PHILON, *De providentia*, II, 78, remonte à Podonius, source commune de ces auteurs; cf. BOLL, *Studien über Claudius Ptolemaeus*, 1894, p. 133 et suiv.

il sera surtout, dans la religion sidérale, celui qui, régulateur suprême du mouvement des astres, provoque à chaque instant leurs actions sans cesse modifiées⁽¹⁾, celui à qui ils doivent toutes leurs qualités et peut-être même — certains le croyaient — leur lumière⁽²⁾. Pline reconnaît déjà en lui la divinité souveraine gouvernant la nature, *principale naturae regimen ac numen*⁽³⁾.

⁽¹⁾ CENSORIN, c. 8 : « Chaldaei dicunt actum vitamque nostram stellis esse subiectam sed ipsarum motus schemataque a sole crebro immutari ». — Les astrologues arabes, qui reproduisent généralement de vieilles doctrines, ont conservé le souvenir de cette antique dépendance, instituée par les « Chaldéens », des planètes à l'égard du soleil. Particulièrement instructif est un passage d'Abenragel (XI^e s.), que je regrette de ne pouvoir citer que dans une mauvaise traduction latine (*Albohazen Haly filii Abenragel*, éd. Liechtenstein, 1571, p. 6 b) : « Locus solis in caelo est quartus, scilicet medius septem planetarum, sicut rex sapiens (cf. *supra*, p. 453, n. 1) qui per sensum manu tenet regnum suum et ex consideratione ponit sedem suam in medio regni sui, ut per omnia latera attingat. Dedit Marti suam militiam et ut eius dux esset...; dedit Iovi sua iudicia propter temperiem, honestatem, salvationem...; dedit regnum Saturno...; dedit Veneri collectionem reddituum et vendendi redditus et emendi potestatem...; dedit Mercurio scriptorum potestatem quia status eius est sicut status scriptoris regis, ex cuius arbitrio vadit et sedet; dedit Lunae algazilaticum, quia est similis algazilo, id est nuncio regis, qui facit sua mandata et ea defert quocumque praecepit. »

⁽²⁾ La doctrine que non seulement les

planètes mais les étoiles fixes étaient éclairées par le soleil se trouve anciennement chez Métrodore de Chios et Straton de Lampsaque (DIELS, *Doxogr. graeci*, p. 346, l. 11 et suiv.). Elle était encore professée par Diotime de Tyr qui paraît avoir vécu à l'époque hellénistique (*ibid.*). Elle semble visée par les mots de PLINE, II, 5, § 13 : « Sol suum lumen ceteris quoque sideribus fenerat. » Elle apparaît encore dans PROBUS, *ad Virg. Georg.*, I, 336 : « Omnibus stellis sol dat lumen et calorem. » Elle est au fond de la mythologie stellaire de Julien (Jamblique) dans son discours sur le Roi Soleil (*supra*, p. 457, n. 1). — MACROBE, *Comm. in Somn. Sc.*, I, 20, 3, combat encore cette opinion. — Cf. aussi MAU, *op. cit.*, p. 40.

⁽³⁾ PLINE, II, 5, § 13. — La même idée est souvent exprimée chez les astrologues : JULIEN de Laod., *Cat. codl. astr.*, I, p. 136, 1 : « ἡγεμῶν τοῦ σύμπαντος κόσμου καθελῶς, πάντων καθηγούμενος καὶ πάντων ὧν γενεσιάρχης. » HÉLIODORE, *Comm. in Paul.* (*Cat. IV*, p. 81, l. 12) : « Ἥλιος τοῦ παντὸς ἑφορος. Cf. HERMES TRISM. dans REITZENSTEIN, *Poimandres*, p. 351 : « Μέσος ἰδρυται σιελανηφορῶν τὸν κόσμον καὶ καθάπερ ἡνίοχος ἀγαθὸς τὸ τοῦ κόσμου ἄρμα ἀσφαλισάμενος καὶ ἀναδήσας εἰς ἑαυτὸν μήπως ἀτάκτως φέροίτο. Cf. HEMIPP., 16, § 115 (p. 24 Kroll). CLAUDIEN, I, 1 : « Sol, qui flammigeris mundum com-

Mais cet univers si bien ordonné ne peut être mené par une force aveugle. Ces chars enflammés qui roulent dans l'espace, sans jamais s'entre-choquer ni s'écarter de leur carrière, doivent être conduits par un aurige prévoyant. Un des arguments favoris des anciens, pour démontrer l'existence d'une providence divine, est précisément l'admirable régularité, l'accord immuable des révolutions des astres⁽¹⁾. Le soleil, qui les lance dans l'espace et les ramène vers lui avec une sûreté infaillible, sera donc un feu raisonnable ou — la définition est traditionnelle chez les astrologues — une « lumière intelligente » (*φῶς νοερόν*)⁽²⁾.

Dès lors, puisque ce foyer d'intelligence est le moteur tout puissant qui, déterminant le cours des astres, produit tous les phénomènes de la nature, il sera regardé par les théologiens païens comme la raison directrice du monde, *mens mundi et temperatio*⁽³⁾.

plexus habenis... » — Comparer aussi dans la suite du passage de Pline « omnia intuens » avec Vettius Valens, I, 1 : Ὁ παντεπόπτης Ἡλιος, *infra*, n. 2 et p. 468, n. 3.

⁽¹⁾ Ainsi MANIL., I, 475 et suiv.; SÉNEQUE, *De Prov.*, 1, etc.

⁽²⁾ Les *Anthologies* de VETTIVS VALENS (II^e s.) débutent aujourd'hui par les mots : Ὁ μὲν οὖν παντεπόπτης Ἡλιος, πυρώδης ὑπάρχων καὶ φῶς νοερόν, κ.τ.λ.; cf. RHÉTORIUS, *Cat.*, VII, p. 219, l. 12 : Ἡλιος... φῶς νοερόν. PROCLUS, *Hymn.*, I, 1 (*Eis Ἡλίον*): Κλυθι, πυρὸς νοεροῦ βασιλεῦ. — Pour Julien aussi le soleil est resté le centre des Θεοὶ νοεροί; cf. MAU, *op. cit.*, p. 38 et *infra*, p. 468. — Abenragel (*l. c.*, p. 5) dit encore en conformité avec la vieille doctrine : « Sol est lumen et can-

dela caeli, gubernator mundi... Ipse est spiritus caeli magnus, quia in eo vivificantur signa. » — La définition du Soleil comme φῶς νοερόν est conforme à l'hylozoïsme stoïcien, et Cléanthe pensait que ἀναμμα νοερόν τὸ ἐκ θαλάττης τὸν ἥλιον (DIELS, *Doxograph. gr.*, 349, 4 = fr. 501 von Arnim); de même Chrysippe (fr. 652 et suiv. von Arnim; ZELLER, *Philos. Griech.*, IV³, p. 189 et suiv.), et si l'on compare la citation de Valens à l'extrait de Stobée (DIELS, *Doxogr.*, p. 302 b, 19) : Ποσειδώνιος πνεῦμα νοερόν καὶ πυρώδες (sc. τὸν Θεόν), l'analogie ou pour mieux dire l'identité de la conception sautera aux yeux.

⁽³⁾ L'expression se trouve dans le *Somnium Scipionis*, c. 4 : « Mediam fere regionem, sol obtinet, dux et princeps et

On tirera de là les conséquences les plus importantes, car le soleil, raison du monde, deviendra le maître et le créateur de la raison particulière, qui dirige le microcosme humain. On l'adorait depuis longtemps comme celui qui, répandant la lumière et la chaleur, vivifie la nature, et l'on continuera à vénérer en lui l'auteur souverain de la génération, qui par son action toujours renouvelée, féconde perpétuellement la matière⁽¹⁾.

moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio, tanta magnitudine ut cuncta sua luce lustret et compleat. » PLINÉ dit à peu près dans les mêmes termes (II, 5, 13) : « Eorum (sc. siderum) medius sol fertur amplissima magnitudine ac potestate, nec temporum modo terrarumque, sed siderum etiam ipsorum caelique rector. Hunc esse totius mundi animum ac planius mentem, hunc principale naturae regimen ac numen credere decet, » etc. L'analogie entre les deux passages est telle qu'ils paraissent nécessairement devoir remonter à une source commune (cf. *infra*, p. 473). Comparer l'extrait de THÉON de Smyrne cité plus haut (p. 458); VETTIUS VALENS, II, c. 36 (p. 109, 26 Kröll) : Ἡ μὲν Σελήνη τύχη τοῦ κόσμου ἐστίν, ὁ δὲ Ἥλιος νοῦς καὶ δαίμων (cf. MACROBE, *Sat.*, I, 19, 17); MÉNANDRE de Laod., *l. c.*, [p. 454 n. 1] : Ἄπολλον, τίνα σε χρὴ προσεῖπειν; πότερον ἥλιον τὸν τοῦ φωτὸς ταμίαν καὶ πηγὴν τῆς οὐρανοῦ ἀγλῆς, ἢ νοῦν, ὡς ὁ τῶν θεολογούντων λόγος, διήκοντα μὲν διὰ τῶν οὐρανοῦ, ἴοντα δὲ δι' αἰθέρος ἐπὶ τὰ τῆδε. — Ici encore nous constatons la conformité des théories astronomiques avec le stoïcisme, du moins avec celui de Cléanthe; cf. DIELS, *Doxogr.*, p. 465, 5; p. 332, 16 (= von Arnim, I, fr. 499) : Ἡγεμονικὸν δὲ τοῦ κόσμου Κλεάνθει μὲν ἦρεσε τὸν Ἥλιον εἶναι κ. τ. λ. CICÉR.,

Acad. priora, 41, § 127 : « Zenoni et reliquis fere Stoicis aether videtur summus deus mente praeditus, qua omnia regantur. Cleanthes, Zenonis auditor, solem dominari et rerum potiri putat. » Cf. THÉON, *supra*, p. 458, n. 2 (ἡγεμονικώτατον). — Philon le Juif ne pouvait naturellement, comme ses maîtres stoïciens, faire du Soleil la « raison du monde »; il voit du moins en lui le symbole de la raison humaine (*Quis rer. div. her.*, 53, § 263, III, p. 60 Wendl.; *De Somniis*, I, 14, § 77; p. 221 Wendl.) ou celui de Dieu lui-même *πατήρ καὶ ἡγεμὼν τῶν συμπάντων* (*De Somniis*, I, 13, § 72 et suiv.; p. 220 Wendl.); cf. *infra*, p. 467, n. 5.

⁽¹⁾ Cette idée est constamment répétée. Je cite quelques passages d'astrologues : PORPHYRE, *Isag.*, p. 182 : Κοσμεῖν δὲ καὶ ζωογονεῖν ὁ ἥλιος δείκνυται τὴν ἀκοσμον καὶ ζωῆς ἀμέτοχον ὕλην δι' ἀλήκτου γενέσεως. HERMÈS TRISM., *Cat. codd. astr.*, VII, p. 233, 5 : Τὸν Ἥλιον τῶν πάντων εἶναι ἀρχηγέτην καὶ σπορέα. Cf. PSEUDO-APUL., *Asclep.*, 29 : « Sol vitae dispensator aeternus. » JULIEN Laod., *Cat. astr.*, I, p. 136, l. 1 : Ἥλιος πάντων ὧν γενεσιάρχης. ABENRAGEL, *l. c.* : Per solem nascit omnis res nascens, etc. Cf. AUSONE, *De rat. puerperii* (p. 95 Piper); JULIEN, *Or.*, IV, p. 150 D; PROCLUS, *In temp.*, II, p. 220, 28 : Ἥλιος . . . γενν[ῶν τε

Mais, depuis qu'il est conçu comme un principe intelligent, cette idée primitive s'est précisée : on lui attribue la formation des âmes, tandis que les corps se développent, croit-on, sous l'influence de la lune⁽¹⁾. Pour les astrologues l'âme humaine est une essence ignée de même nature que les feux célestes⁽²⁾. Le soleil rayonnant faisait donc descendre constamment des particules de son disque incandescent dans les corps qu'il appelait à la vie. Quand on distinguait dans l'âme diverses facultés ou parties, on rapportait à lui l'origine de la plus élevée, de celle qui gouverne notre être comme l'astre-roi règne sur le monde⁽³⁾. Le principe vital, qui nourrit et fait

καὶ ζωῆς πληρῶν καὶ ἀνανεάζων τὰς γενέσεις. *Ibid.*, p. 58, 26 Kroll : Τὸ τρίγωνον ἀρχὴ γενέσεως ἐστίν, ἧς ὁ Ἥλιος δεσπότης. Je rappellerai encore que Mithra, dieu solaire, est aussi γενέσεως δεσπότης (PORPH., *De Antro Nymph.*, 24; cf. *Mon. myst. Mithra*, I, p. 187, n. 5).

⁽¹⁾ ANTIQCHUS, *Cat. astr.*, VII, p. 127, 16, 26 : Ἥλιος ἀρχει πνεύματος καὶ ψυχῆς καὶ κινήσεως. . . Σελήνη ἀρχει τοῦ ἀνθρώπινου σώματος παντός. VETTIUS VALENS, IV, 29 (p. 205, 26 Kroll) : Ἀπὸ Ἡλίου ὅς δηλοῖ τὰ ψυχικά, ἀπὸ Σελήνης ἢ δηλοῖ τὰ σωματικά. Cf. *ibid.*, I, 1, p. 1, l. 16. HÉLIODORE, *Cat.*, IV, p. 82, 8 : Τὰ τῶν ψυχῶν ἦθη, τὴν τε φυσικὴν (i. ψυκικὴν) φρόνησιν καὶ τὴν προαίρεσιν ὑπ' αὐτοῦ (Ἡλίου) σημαίνεσθαι, ὥσπερ ἐκ τῆς Σελήνης τὰ τοῦ σώματος καὶ τὰ περὶ τὸ σῶμα. MACROBE : « *Sat.*, I, 19, 17 : « Sol auctor spiritus, luminis ac caloris, humanae vitae genitor et custos. Luna corporum praesul est. » FIRMICUS MAT., V Praef. : « Luna humanorum corporum mater, Sol per quem cunctis animantibus immortalis anima divina dispositione dividitur. » Cf.

PROCLUS, *In Tim.*, 258 F (III, 65 Diehl); BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astrol. gr.*, p. 521, n. 1; et *infra*, p. 464 [465], n. 4.

⁽²⁾ Cf. mes *Religions orientales dans le paganisme romain*, 2^e éd., 1909, p. 264.

⁽³⁾ CENSORIN, c. 8 : (Suivant les *Chaldaei*) « Solem, qui stellas ipsas, quibus movemur, permovet, animam nobis dare qua regamur, potentissimumque in nos esse moderatrice. » VETTIUS VALENS, I, 1 : Ἥλιος σημαίνει ἐπὶ γενέσεως βασιλείαν, ἡγεμονίαν, νοῦν, φρόνησιν. Cf. RHÉTORIUS, *Cat. astr.*, VII, p. 219, l. 12 : Ἥλιος . . . Φῶς νοερόν, ψυχῆς ταμίαν, δεσπότην. MARTIANUS CAP., II, 185 : « (Sol) fomes sensificus, mentis fons, lucis origo. » — Suivant la théologie exposée par PLUTARQUE, *De facie Lunae* (cf. *infra*, p. 464, n. 3), le soleil donne à la naissance le nous à l'homme (c. 30, p. 945 C). Comparer aussi la doctrine de PORPHYRE, *Sentent. ad intell.*, 29 (p. 14 Mommert). — La preuve que cette doctrine était celle des cultes syriens est fournie par la célèbre dédicace de Vaison (*C.I.L.*, XII, 1277 = DESSAU, *Inscr. sel.*, 4333). « Belus, Fortunae rector, mentisque ma-

grandir notre organisme, est lunaire; du soleil nous vient la raison. C'est de lui que dépendent toutes les qualités spirituelles, c'est grâce à lui que nous nous éveillons au sentiment et à la sagesse ⁽¹⁾.

Inversement, quand la mort a dissocié les éléments qui forment le composé humain, que l'âme a quitté l'enveloppe charnelle où elle était enfermée, le Soleil l'attire de nouveau à lui. De même que son ardente chaleur fait s'élever de la terre toutes les substances matérielles, elle ramène aussi vers lui l'essence invisible qui anime le corps ⁽²⁾. La raison de l'homme, purifiée par la lune, remonte jusqu'à sa source originelle et va se perdre dans le foyer divin, qui produit toute intelligence ⁽³⁾. Les rayons du dieu resplendissant sont les véhicules des âmes dans leur ascension vers les régions supérieures. Il est l'« anagogue » (*ἀναγωγεύς*) qui retire l'esprit de la chair qui le souille ⁽⁴⁾. Les vieilles croyances orientales, qui faisaient des

gister... » Bêl identifié avec le Soleil, est le « directeur de la Fortune », parce qu'il règle le cours des astres, et le maître de l'intelligence humaine, qu'il crée.

⁽¹⁾ VETTIUS VALENS, I, 1 : Ἡλῖος, φῶς νοερόν, ψυχικῆς αἰσθήσεως ὄργανον. MARTIANUS CAP., II, 185 : « Fomes sensificus »; JULIEN, *Or.*, IV, p. 139 C., 152 B., etc. Cf. HÉLIOBORE, *l. c.* (p. 463, n. 1). Suivant MACROBE (*Comm. in Somn. Sc.*, I, 12, 14), l'âme acquiert « in solis (orbe) sentiendi, opinandique naturam, quod αἰσθητικόν et φανταστικόν appellant, φυτικόν, id est naturam plantandi et augendi corpora, in ingressu globi lunaris ».

⁽²⁾ JULIEN, *Or.*, V, 172 C. Ce passage montre mieux que tout autre comment on a passé de l'attraction physique à l'attraction psychique.

⁽³⁾ Je ne puis développer ici ces théories eschatologiques que j'espère avoir bientôt l'occasion de traiter d'une manière plus approfondie. Je me borne à noter que le plus ancien exposé s'en trouve dans un mythe de Plutarque, *De facie in orbe lunae*, c. 26 et suiv. (V, p. 459, éd. Bernardakis), qui, comme l'a montré HEINZE (*Xenokrates*, p. 123 et suiv.; cf. NORDEN, *Verg. Aen. Buch VI*, p. 24 et suiv.), remonte à Posidonius — indirectement à ce que je crois (*infra*, p. 475) : l'homme est composé d'un corps (*σῶμα*), d'une âme (*ψυχή*) et d'une raison (*νοῦς*); la mort terrestre sépare du corps l'âme et la raison, l'âme se résout dans la lune et la raison va enfin rejoindre le soleil.

⁽⁴⁾ C'est la doctrine des *Oracula Chaldaica* (JULIEN, *Or.*, V, p. 172 D) : Εἰ δὲ

luminaires célestes le séjour des défunts⁽¹⁾, avaient été transformées et systématisées par les théologiens. Ainsi, les anciens Chaldéens perçaient de deux portes leur firmament solide pour que le char de Shamash pût y entrer et en sortir⁽²⁾ : ces portes livreront maintenant passage aux âmes; l'une, située dans le Cancer, servira à la descente; l'autre, dans le Capricorne, à la montée, mais le Soleil en restera toujours le gardien⁽³⁾.

Telle est dans ses grandes lignes le système théologique qui servit de fondement et de justification à l'héliolatrie romaine. De spéculations astronomiques, les Chaldéens avaient déduit toute une dogmatique religieuse. Le soleil, placé au milieu des planètes superposées, règle leurs mouvements harmonieux; sa chaleur les poussant en avant, puis les ramenant en arrière,

καὶ τῆς ἀρρήτου μυσταγωγίας ἀψαίμην ἦν ὁ Χαλδαῖος περὶ τὸν ἐπτάκτινα θεὸν ἐξάκχευσεν ἀνάγων δι' αὐτοῦ τὰς ψυχάς. . . cf. *ibid.*, p. 172 A : Τὰς ἀναγωγικὰς ἀκτῖνας Ἡλίου. PROCLUS, *In Tim.*, 11 E (I, p. 34, 20 Diehl) : Ἡλιῶ παρ' ᾧ καὶ ἐγκόσμιος Δίκη καὶ ὁ ἀναγωγεὺς καὶ ὁ ἐπτάκτις κατὰ τοὺς θεολόγους; *Hymn.*, I, 34 : Ψυχῶν ἀναγωγεῦ. Cf. KROLL, *De orac. Chald.*, p. 47, *passim*; MAU, *op. cit.*, p. 15 et suiv., 107 et suiv. — Même théorie dans les mystères de Mithra; cf. mes *Mon. myst. Mithra*, I, p. 40, n. 2; et DRACONTIUS, *Romulea*, X, 538 (p. 194 Vollmer) : « Sol persice Mithra, | accipe Sol radian animas, tu corpora, Luna. » Cf. 503 : « Ipse pias animas mittit et claudis in aevum | orbe tuo. »

⁽¹⁾ Que cette eschatologie sidérale soit d'origine orientale, c'est ce qui ne peut faire aucun doute (cf. mes *Religions orientales*, 2^e éd., p. 188, n. 64). L'idée que les âmes s'élèvent vers les sphères de la lune et du soleil se retrouve en particulier dans

le mazdéisme (SÖDERBLOM, *La vie future d'après le mazd.*, 1901, p. 37, p. 60 et suiv.; *Mon. myst. Mithra*, I, p. 37, p. 191, n. 6; BOUSSET, *Arch. f. Religionsw.*, IV, 1901, p. 155) et dans le manichéisme (FLÜGEL, *Mani*, p. 233; cf. mes *Recherches sur le manichéisme*, p. 37). Je cite un passage où la relation avec l'ancienne astrologie est particulièrement apparente : Ps. Aug. *Quaest. vet. et nov. Test.*, c. 127, § 18 (p. 407 Souter) : « In libris vestris (sc. Manichaeorum) scriptum habetis ut a luna susceptae animae exeuntes de corporibus Soli tradantur, quem deum vestrarum adseritis animarum. »

⁽²⁾ MASPERO, *Hist. unc. des peuples de l'Orient*, I, p. 544, n. 6; JASTROW, *Religion Babylonien's*, I, p. 427; DHORME, *Textes assyro-babyloniens*, 1907, p. 60, n. 9.

⁽³⁾ FIRMIC. MAT., V, Praef. : « Qui solus caeli ianuas aperis claudisque. » PORPHYRE, *De antr. Nymph.*, c. 22, 24; cf. *Mon. myst. Mithra*, I, p. 84, n. 1.

il modifie constamment suivant ses divers aspects la direction de leur cours et leur action sur la terre. Cœur ardent du monde, il vivifie tout ce grand organisme, et, commandant aux étoiles, il règne sur l'univers. Le rayonnement de sa splendeur illumine l'immensité divine des cieux, mais en même temps, clarté intelligente, il est l'origine de toute raison et projette sans cesse ici-bas, semeur infatigable, la multitude des âmes. Notre vie transitoire est une forme particulière de la vie universelle. Les théories physiques, appliquées au mouvement de va-et-vient des planètes, seront étendues aux relations de l'astro-roi avec les essences psychiques qui lui sont soumises. Par une suite d'émissions et d'absorptions, il fera alternativement descendre ses effluves ignés dans les corps qu'ils animent, et, après le trépas, il les recueillera pour les faire remonter dans son sein. Le cycle des migrations qui les fait circuler entre le ciel et la terre résulte du même pouvoir d'attraction et de répulsion qui détermine les révolutions des planètes, qui, dans l'atmosphère, élève les vapeurs et les précipite en pluie, qui fait croître la végétation et la consume. Ainsi, dans sa course rapide, rapprochant tour à tour et écartant de lui les autres corps célestes, associant et dissociant les éléments, ramenant l'alternance des saisons et des jours et provoquant à la fois la naissance et la mort, ce foyer incandescent, source éternelle de toute énergie, réunit en lui des forces contraires qui, balancées suivant les lois du rythme cosmique, produisent la série infinie des phénomènes matériels et moraux. On comprend que cette théologie cohérente et magnifique, fondée sur les découvertes de l'astronomie antique à son apogée, ait peu à peu imposé au paganisme le culte du « Soleil invincible », maître de toute la nature, créateur et sauveur de l'homme.

Ce panthéisme astronomique, qui divinisait le monde, put aisément s'accorder avec l'hylozoïsme stoïcien. Mais, dès l'époque où il se répandit, il eut à lutter contre ceux qui plaçaient Dieu hors des limites de l'univers, en faisant un être non plus immanent, mais transcendant, distinct de toute matière⁽¹⁾. Les cultes orientaux durent de bonne heure faire des concessions à cet idéalisme, et l'on voit dès le II^e siècle triompher, même parmi les prêtres syriens, la doctrine qu'un Jupiter « Très Haut » siège dans l'éther qui s'étend au-dessus de la voûte supérieure du ciel⁽²⁾. Le Soleil devient dès lors une puissance subordonnée⁽³⁾, reflet ou expression sensible d'une divinité supérieure. Mais, pour ne pas rompre avec la tradition, on détacha du lumineux qui nous éclaire la « raison » universelle, qui y avait auparavant son foyer, on supposa l'existence d'un autre soleil, purement spirituel, qui brillait et régnait dans le monde de l'intelligence (*νοερός κόσμος*), et l'on y transporta les qualités qui semblaient désormais incompatibles avec la matière⁽⁴⁾. Nous pouvons suivre cette évolution doctrinale chez les néoplatoniciens⁽⁵⁾, et en apercevoir le terme dans les spéculations de

⁽¹⁾ Les Chaldéens divinisent le monde au lieu de son Créateur, c'est le principal reproche que leur adresse Philon; cf. BRÉHIER, *Les idées philos. de Philon*, 1907, p. 162 et suiv., et mes *Mon. myst. Mithra*, I, p. 312, n. 3. — Les néopythagoriciens séparaient pareillement le Dieu unique de la matière (ZELLER, *Philos. Griechen*, V, p. 114 et suiv.).

⁽²⁾ Je me permets de renvoyer à mon article sur le *Jupiter Summus Exsuperantissimus* (*Archiv für Religionswiss.*, IX), 1906, p. 323.

⁽³⁾ MÉNANDRE de Laodicée, *l. c.* : Πότερον (σε χρῆ προσειπεῖν) αὐτὸν τὸν τῶν

ἄλων δημιουργόν, ἢ πότερον δευτερεύουσιν δύναμιν, δι' ὃν σελήνη μὲν κέκτηται σέλας, κ. τ. λ.; cf. REITZENSTEIN, *Poimandres*, p. 281 et suiv.

⁽⁴⁾ Cf. GRUPPE, *Griechische Mythologie*, p. 1467, n. 5.

⁽⁵⁾ Le premier germe de cette transformation se trouve dans le symbolisme de Philon (*supra*, p. 461 [462], n. 1); cf. BRÉHIER, *op. cit.*, p. 168 et suiv. — Même l'idéalisme austère de Plotin n'échappe pas à l'influence des idées courantes. On ne peut lire les Ennéades sans être frappé de la fréquence des métaphores empruntées à l'action, à la nature du soleil, lorsqu'il parle de

Julien l'Apostat⁽¹⁾. Le soleil « intelligent » (*νοερός*) devint l'intermédiaire entre le Dieu « intelligible » (*νοητός*) et l'univers visible, mais l'astre du jour resta le moteur des sphères célestes, le maître des éléments, le formateur des âmes humaines, qu'il doit, après les avoir retirées des bas-fonds de cette terre, conduire vers les régions suprêmes. On pourrait montrer en détail dans le discours sur le Soleil Roi, où Julien expose, d'après Jamblique, cette théologie platonicienne, tous les liens qui la rattachent à celle des vieux astrologues, et l'on peut dire que, malgré les remaniements auxquels elle a dû se prêter, la doctrine constituée bien des siècles auparavant par les Chaldéens est restée la base scientifique du culte solaire jusqu'à la fin du paganisme.

Nous disons que cette théologie, qui devait jouir sous l'Empire d'une si longue faveur, a pour auteurs les Chaldéens. En effet, les auteurs anciens s'accordent à leur en attribuer la paternité⁽²⁾, et, si l'on considère l'ensemble de la tradition astrologique, on reconnaîtra que le système qui donne au Soleil l'hégémonie du ciel s'oppose à un autre, certainement d'origine égyptienne, qui partage cette souveraineté entre le Soleil et la Lune⁽³⁾. Celle-ci n'a pas ici été entièrement dépouillée de

son Dieu métaphysique; cf. ZELLER, *Philos. der Gr.*, V^a, p. 554. — L'eschatologie se conforme à cette doctrine. PORPHYRE (*Sentent. ad intell.*, 29, p. 14 Mommert) enseigne que l'âme n'est pas seulement lunaire et solaire mais aussi éthérée; cf. AUGUST., *De civit. Dei*, X, 23.

⁽¹⁾ H.-A. NAVILLE, *Julien l'Apostat et sa philosophie du polythéisme*, 1877, p. 88 et suiv.; MAU, *Die Religionsphilosophie Kaiser Julian's*, 1908, p. 3 et suiv., 106 et suiv.

⁽²⁾ Cf. *supra*, p. 451, n. 2; p. 454, n. 1 et 2; p. 456; p. 460, n. 1; p. 463, n. 3; p. 464, n. 4; p. 467, n. 1.

⁽³⁾ Paul d'Alexandrie (D, 3) enseigne que le gouvernement du monde appartient au soleil et à la lune. Chacun de ces astres a deux satellites (*δορυφόρους*, Cf. *supra*, p. 453, n. 1) : le soleil commande à Saturne et à Jupiter, la lune à Mars et à Vénus. Mercure appartient le matin au soleil, le soir à la lune. Cf. Hé-

son antique prédominance⁽¹⁾. Au contraire, la théorie concurrente s'accorde, nous l'avons dit, avec le progrès des connaissances scientifiques; elle est l'œuvre de ces prêtres sémitiques qui se sont toujours attachés à mettre leur religion sidérale d'accord avec leurs découvertes astronomiques.

Les mots *Χαλδαῖος*, *Chaldaeus*, ont pris successivement chez les anciens des acceptions très différentes. Ils ont désigné d'abord les habitants de la Chaldée, puis spécialement les membres du clergé babylonien⁽²⁾; ils ont été appliqués ensuite, comme un titre d'honneur, aux Grecs⁽³⁾ qui se donnaient pour

PHIAESTION de Thèbes, éd. Olivieri, *Studi di filolog. classica*, VI, 1897, p. 12 : Τὴν βασιλικὴν τάξιν καὶ ἡγεμονικὴν δύναμιν Ἡλῖος καὶ Σελήνη τοῦ παντὸς ἀνειλήφασιν κ. τ. λ. SEXTUS EMPIRICUS, *Adv. Astrol.*, V, 31 : Παρ' ἣν αἰτίαν οἱ Αἰγύπτιοι βασιλεῖ μὲν καὶ δεξιῶ ὀφθαλμῶ ἀπεικάζουσι τὸν Ἡλίον, βασιλεία δὲ καὶ ἀριστερῶ ὀφθαλμῶ τὴν Σελήνην, ῥαβδοφόροις δὲ τοὺς πέντε ἀστέρας, τῶ δὲ λοιπῶ λαῶ τοὺς ἄλλους ἀπλανεῖς· καὶ τῶν πέντε Ἡλίῳ συνεπικουρεῖν φασὶ Κρόνον τε καὶ Δία καὶ Ἑρμῆν. . . Le gouvernement du ciel est réglé conformément aux règles de succession qui admet les femmes au trône des Pharaons et des Ptolémées; cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astr. gr.*, p. 167, n. 1. — Cette doctrine semble remonter à Pétoiris et Néchepso. Il est significatif de constater combien Vettius Valens, interprète de la tradition « chaldéenne », après avoir affirmé la royauté du soleil, marque fortement la dépendance de la Lune (I, 1) : Ἡ δὲ Σελήνη, γενομένη μὲν ἐκ τῆς ἀνταναιλάσεως τοῦ ἡλιακοῦ φωτὸς καὶ νόθον φῶς κεκτημένη. . .

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 451.

⁽²⁾ Cf. *Mon. myst. Mithra*, I, p. 8, etc.

⁽³⁾ P. ex. Strabon (XVI, 1, § 6, p. 739 C.) appelle *Χαλδαῖος* Séleucus de Séleucie, le défenseur du système héliocentrique. — On a tour à tour exagéré l'antiquité et rabaisé à l'excès la valeur des données que nous fournissent Philon d'Alexandrie, Diodore de Sicile et d'autres auteurs sur le système religieux et cosmique des Chaldéens. Ces textes ont pris une signification très claire depuis que les recherches du Père Kugler ont établi que l'astronomie babylonienne avait atteint son apogée seulement au 11^e siècle avant notre ère. Les indications de Philon et de Diodore valent pour l'époque immédiatement antérieure à eux; elles se rapportent aux conceptions qui avaient cours parmi les prêtres de Mésopotamie sous les Séleucides, au moment où les Grecs entrèrent en rapports suivis avec eux. Certaines de ces conceptions peuvent être beaucoup antérieures, mais ceci doit être chaque fois établi par les documents cunéiformes, et est d'ailleurs relativement indifférent pour qui étudie la propagation des doctrines « chaldéennes » en Occident.

leurs disciples; ils ont enfin servi de réclame à tous les charlatans qui prétendaient prédire l'avenir d'après les étoiles. Il importe donc de fixer leur signification dans nos textes et pour cela de déterminer l'époque où fut constitué le système auquel ceux-ci se rapportent.

Certains éléments qui entrent dans sa composition sont, sans aucun doute, fort anciens. L'idée cardinale sur laquelle il repose, celle que la chaleur solaire attire et repousse tour à tour les corps célestes, apparaît déjà, fait remarquable, chez Bérosee, le prêtre de Bél qui au début du III^e siècle traduisit aux Grecs « les philosophèmes des Chaldéens »⁽¹⁾. De même, la conception qu'implique l'eschatologie sidérale, celle que l'âme humaine est une essence ignée, congénère du feu des astres, vers lesquels elle remonte après la mort, existait probablement en Babylonie avant la conquête d'Alexandre⁽²⁾. Mais, si nous considérons l'ensemble de la théorie, telle que nous venons de l'exposer, l'influence des doctrines stoïciennes, si puissante dans toute l'astrologie, y apparaît manifestement, et elle n'a pu être pleinement développée avant la période hellénistique. Elle est formée essentiellement d'une combinaison

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 456. — Cf. JOSEPHUS, *Contra Apion.*, I, 129 : Βηρώσος περὶ τε ἀστρονομίας καὶ περὶ τῶν παρὰ Χαλδαίους φιλοσοφουμένων αὐτὸς εἰς τοὺς Ἕλληνας ἐξήνεγκε τὰς συγγραφάς.

⁽²⁾ L'idée de la parenté de l'âme avec les astres a été vulgarisée par Posidonius (cf. mes *Relig. orient.*, p. 264, n. 42), mais elle est antérieure à lui. Elle apparaît déjà au II^e siècle avant J.-C. chez Hipparque; cf. PLINIE, *H. N.*, II, 85 : « Hipparchus nunquam satis laudatus ut quo nemo magis adprobaverit cognationem cum homine siderum animasque nostras

partem esse caeli. » — Bérosee, interprétant le mythe suivant lequel les hommes auraient été formés du sang de Bél, remarque que δι'δ νοερούς τε εἶναι τοὺς ἀνθρώπους καὶ φρονήσεως θείας μετέχειν. D'ailleurs cette notion d'une communauté de nature entre les astres et les âmes est la base de toute la généthialogie. — Cf. PAUSANIAS, IV, 32, 4 : Ἐγὼ δὲ Χαλδαίους καὶ Ἰνδῶν τοὺς μάγους πρὸ τουςοῖδα εἰπόντας ὡς ἀθάνατος ἐστὶν ἀνθρώπου ψυχῆ. . . Ceci est probablement exact des premiers si l'on parle de l'immortalité sidérale.

de vieilles croyances orientales avec la philosophie du Portique.

Un *terminus post quem* nous est fourni par l'ordre assigné aux planètes, qui place au milieu d'elles le soleil. Cette ordonnance, expressément qualifiée de chaldéenne, est relativement récente. Eudoxe et Platon, nous le rappelions (p. 452), situaient encore le soleil beaucoup plus près de la terre, immédiatement au-dessus de la lune et par conséquent au-dessous de Mercure et de Vénus⁽¹⁾. On a voulu faire honneur de l'autre doctrine aux pythagoriciens, qui en auraient fait la base de leurs spéculations sur l'harmonie des sphères. Mais Tannery a démontré que cette combinaison est de date assez récente et a probablement pour auteur l'astronome Hypsiclès⁽²⁾ (vers 170 av. J.-C.). En réalité ce système planétaire n'apparaît nulle part avant le II^e siècle⁽³⁾. Ce fut probablement Hipparque qui le fit triompher en lui donnant son assentiment, et le plus ancien philosophe qui l'ait admis paraît être, fait caractéristique, le stoïcien Diogène de Babylone, qui mourut vers

⁽¹⁾ Un vers obscur de Parménide (DIELS, *Fragm. der Vorsokratiker*, I, p. 123, fr. 12, cf. II, p. 675) : Ἐν δὲ μέσῳι τούτων δαίμων ἢ πάντα κυβερνᾷ, a été interprété par BERGER (*Wissensch. Erdkunde der Griechen*, II, p. 33) comme une allusion au soleil, mais c'est, je pense, attribuer au vieux philosophe des connaissances astronomiques beaucoup plus avancées que celles de son époque, et il est préférable de voir dans ce démon femelle l'Ἔσθια des Pythagoriciens (DIELS, *l. c.*).

⁽²⁾ TANNERY, *Rech. sur l'hist de l'astr. ancienne*, p. 330. Il faut noter en particulier que les vers attribués par Théon (c. 15) à Alexandre d'Étolie (né vers 315) ne sont pas de lui mais probablement

d'Alexandre d'Ephèse, un contemporain de Cicéron (Tannery, p. 330; cf. KNAACK dans PAULY-WISSOWA, *Realenc.*, I, 1448, n° 86). La chronologie admise par M. BOUCHÉ-LECLERCQ (*Astr. gr.*, 108, n. 1) doit donc être modifiée dans ce sens.

⁽³⁾ TANNERY, *op. cit.*, p. 127, cf. 261. HULTSCH dans PAULY-WISSOWA, *Realencycl.*, s. v. « Astronomie », col. 1857. C'est par erreur que Macrobe attribue ce système à Archimède (cf. HULTSCH, *l. c.*). Celui-ci ne l'a pas connu, ce qui permet de conclure qu'il était encore ignoré des Grecs au III^e siècle avant notre ère. Peut-être Apollonius de Pergé (né v. 250) l'ait-il cependant déjà adopté (TANNERY, p. 261).

150⁽¹⁾ et qui suivait apparemment l'opinion professée dans les écoles de « Chaldéens ». En adoptant sur ce point les idées qui avaient cours dans les observatoires de sa patrie, il rompit avec la tradition stoïcienne, restée fidèle jusqu'à lui aux enseignements de Platon et d'Aristote⁽²⁾.

Il est peu probable que même en Mésopotamie on eût longtemps avant le II^e siècle attribué au soleil la quatrième place dans la série des sept planètes, car, dans ce cas, les Grecs qui, dans l'empire des Séleucides, entrèrent en relations intimes avec les savants indigènes, n'eussent pas ignoré jusqu'à la fin de l'époque hellénistique cette cosmographie plus avancée que la leur. D'ailleurs on n'en a jusqu'ici retrouvé aucune trace dans les textes cunéiformes⁽³⁾. Lorsque les auteurs occidentaux parlent de *Chaldaei*, il faut donc entendre, ici comme souvent ailleurs, les astrologues babyloniens de l'époque hellénistique.

⁽¹⁾ C'est ce qu'admet avec raison HULTSCH (*l. c.*) d'après CICÉRON (*De div.*, II, 91, cf. 97, 88). A la vérité cette ordonnance « chaldéenne » n'est mentionnée que dans la réfutation d'une opinion de Diogène sur l'astrologie. Mais comment supposer que son adversaire eût invoqué, pour le convaincre d'erreur, un système planétaire qui n'aurait pas été le sien, sans le dire expressément? D'autant plus que cet adversaire est Panétius, son élève, qui s'écarta de lui en déniaut toute valeur à la généthialogie (cf. SCHMEKEL, *Die Philosophie der mittleren Stoa*, 1892, p. 230, p. 192).

⁽²⁾ Ce fut Diogène qui introduisit cette doctrine « chaldéenne » dans la philosophie du Portique, car Chrysippe suivait encore l'ordonnance platonicienne (DIELS, *Doxogr. gr.*, p. 466, fr. 31 — von Arnim, I, p. 169, fr. 527). Ce système se trouve

plus tard dans l'école stoïcienne chez Posidonius (SCHMEKEL, p. 283) et son élève Géminos (c. 1, § 27 et suiv.) qui écrit entre 73 et 67, puis chez Cléomède, I, 3, § 17, Achille Stace, *Isagoge*, c. 16, etc. Manilius l'adopte, I, 812 et suiv. — Il est remarquable que Philon (*Quis rer. div. heres*, 45, § 224, III, p. 50 Wendl.) ne le mentionne que comme une conjecture. — Tous les astrologues connaissent cette succession des planètes, bien que parfois ils distinguent des autres les deux grands lumineux, le soleil et la lune; cf. BOLL, *Cat. codd. astr.*, VII, p. 213. Cependant suivant Aétius (DIELS, *Doxogr.*, p. 345) : *Τῶν μαθηματικῶν τινες μὲν ὡς Πλάτων, τινὲς δὲ μέσον πάντων τὸν ἥλιον.*

⁽³⁾ KUGLER, *Sternkunde und Sterndienst in Babel*, I, *Planetenkunde*, 1907, p. 13 et suiv., p. 223.

Quel puissant esprit spéculatif a le premier construit le majestueux édifice de cette théologie solaire? Il est toujours hasardeux de proposer un nom dans la grande incertitude où nous sommes des œuvres perdues de l'antiquité. Mais celui qui a d'abord formulé nettement, ou du moins qui a propagé puissamment l'ensemble du système, paraît être le plus influent des stoïciens du 1^{er} siècle, le Syrien Posidonius d'Apamée. Une série de données éparses dans la littérature postérieure nous ramènent toutes à cette source commune.

Je rappellerai que la conception du Soleil comme maître des planètes, cœur et raison du monde, apparaît déjà dans deux passages étroitement apparentés du *Songe de Scipion* et de l'*Histoire naturelle*⁽¹⁾. L'œuvre de Cicéron, on est généralement d'accord sur ce point, reproduit la théologie de Posidonius⁽²⁾, et c'est de celui-ci que dérive sans doute aussi le passage de Pline par l'intermédiaire de Varron⁽³⁾. Au même Varron remonte vraisemblablement encore le morceau capital sur les spéculations « chaldéennes » dont Censorin a orné son petit livre⁽⁴⁾.

Enfin l'origine des idées eschatologiques développées par Plutarque dans le *De facie in orbe Lunae*, M. Heinze l'a démontré⁽⁵⁾, doit être cherchée aussi dans Posidonius. Il y a là

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 461, n. 3.

⁽²⁾ CORSEN, *De Posidonio Rhodio*, p. 40 et suiv.; cf. NORDEN, *Aeneis Buch VI*, p. 35, 459.

⁽³⁾ Varron est nommé en tête des sources du livre II. De même les passages de Philon cités plus haut (p. 453, n. 1; cf. p. 461 [462], n. 1), sont probablement empruntés à Posidonius, que l'exégète alexandrin a si souvent utilisé.

⁽⁴⁾ Je reproduirai ici l'ensemble de ce passage remarquable (*De die nat.*, 8): « Chaldaeorum ratio breviter tractanda est: ante

omnia dicunt actum vitamque nostram stellis tam vagis quam statis esse subiectam, earumque vario multiplicique cursu genus humanum gubernari, sed ipsarum motus schemataque et effectus a sole crebro immutari: nam ut aliae occasum nonnullae stationem faciant nosque omnis hac sua disparili temperatura adficient, solis fieri potentia, itaque eum, qui stellas ipsas quibus movemur permovet, animam nobis dare qua regamur, potentissimumque in nos esse moderarique. »

⁽⁵⁾ Cf. *supra*, p. 464, n. 3 et *infra*, p. 475

une concordance remarquable des résultats acquis par les recherches philologiques, qui convergent toutes vers le même point.

Posidonius définissait la divinité « un fluide igné et intelligent » (*πνεῦμα νοερόν και πυρώδες*) qui, répandu à travers le ciel, l'air, l'eau et la terre, vivifiait toutes choses. Dans notre théologie aussi le soleil est « une substance ignée, une lumière intelligente » (*πυρώδης υπάρχων και φῶς νοερόν*)⁽²⁾ qui remplit tout de sa clarté⁽³⁾, l'âme du monde qui le pénètre tout entier jusqu'à ses extrémités⁽⁴⁾, une raison qui s'étend à travers les espaces célestes et de l'éther descend ici-bas⁽⁵⁾. L'analogie ou plutôt l'identité des deux conceptions est évidente. Toutefois il subsiste une difficulté sérieuse. Nous savons que Posidonius plaçait l'*ἡγεμονικόν*, la raison universelle, dans le ciel, c'est-à-dire dans la sphère des étoiles fixes, qui contient toutes les autres⁽⁶⁾. Aurait-il en même temps considéré le Soleil comme le dieu suprême? Peut-être son panthéisme a-t-il réussi à concilier deux doctrines en apparence opposées, comme on a fait à la fois du soleil et de la terre le centre du monde dans deux sens différents (p. 458). La contradiction subsiste en effet dans le *Songe de Scipion*, rendue plus sensible par la brièveté même de l'exposé, et elle ne semble pas avoir choqué Cicéron⁽⁷⁾. La subtilité des

⁽¹⁾ Cf. Ed. MÜLLER, *De Posidonio Manilii auctore*, Bonn, 1901, p. 30.

⁽²⁾ Vettius Valens, cf. *supra*, p. 461, n. 2.

⁽³⁾ *Somnium Scip.* cité p. 461, n. 3 : « Ut cuncta sua luce lustret et compleat. »

⁽⁴⁾ THÉON cité *supra*, p. 459 : *Ψυχὴν διὰ παντὸς ἤκειν τοῦ σώματος τεταμένην ἀπὸ τῶν περάτων*. Tannery a déjà supposé que Posidonius était la source de ce passage.

⁽⁵⁾ Ménandre de Laodicée, cité p. 461 [462], n. 3.

⁽⁶⁾ DIOG. LAERCE, VII, 138-139. Cf. mon article sur le *Jupiter Summus Exsup.*, [*supra*, p. 469, n. 2], p. 329.

⁽⁷⁾ CICÉRON, *loc. cit.* : Le ciel des étoiles fixes est « *summus deus, arcens et continens ceteros* », et, immédiatement après, le soleil est dit, nous l'avons vu, « *dux et princeps et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio.* »

théologiens avait donc probablement réussi à mettre d'accord ces deux propositions qui nous paraissent antithétiques⁽¹⁾.

En résumé le fondateur de l'héliolatrie scientifique doit être soit Posidonius, soit un théoricien du paganisme subissant l'influence immédiate de ses idées.

Tout le prestige qui entourait le maître de Cicéron n'aurait pas suffi à imposer aux Romains le culte du Soleil, souverain des dieux et des hommes, si ses doctrines n'avaient été répandues que par une transmission purement littéraire. Mais l'enseignement des philosophes fut secondé par les efforts parallèles d'une vaste propagande religieuse. La théologie qui s'était élaborée sous l'action du stoïcisme eut pour adeptes, on n'en saurait douter, les prêtres de certains cultes orientaux et se répandit avec ceux-ci dans l'empire⁽²⁾. Ainsi, si le mythe sur la destinée des âmes, que nous rapporte Plutarque, fut, nous l'avons dit, emprunté à Posidonius, il ne le fut pas directement. Au moment où écrivait le moraliste de Chéronée, le philosophe stoïcien était mort depuis un siècle et demi; ses idées avaient été largement vulgarisées, et le clergé païen n'avait pas tardé à s'en emparer. La source immédiate de Plutarque est un certain Démétrius, grammairien de Tarse, qui avait été chargé par l'empereur d'une mission scientifique en Bretagne à la suite de la conquête⁽³⁾. Ce personnage curieux

⁽¹⁾ Cf. mes *Mon. myst. Mithra*, I, p. 237, n. 3.

⁽²⁾ C'est ce qui ressort de la comparaison du *De fac. in orbe L.*, p. 941 F, et du *De defectu orac.*, 18, p. 420 A. Confronter notamment le passage : *Ἐκεῖ μέντοι μίαν εἶναι νῆσον, ἐν ἣ τὸν Κρόνον καθείρχεται φρουρούμενον ὑπὸ τοῦ Βριάρεω καθεύδοντα· δεσμὸν γὰρ αὐτῶ τὸν ὕπνον μεμηχανῆσθαι, πολλοὺς δὲ περὶ αὐτὸν εἶναι δαίμονας*

καὶ Φεράποντας, avec *De fac.* : *Αὐτὸν μὲν γὰρ τὸν Κρόνον ἐν ἀντρῶ βαθεῖ περιέχεσθαι... καθεύδοντα· τὸν γὰρ ὕπνον αὐτῶ μεμηχανῆσθαι δεσμὸν ὑπὸ τοῦ Διός... τοὺς δὲ δαίμονας περιέπειν καὶ Φεραπέειν τὸν Κρόνον.*

⁽³⁾ *De Def. or.*, 2, p. 410 A. : *Δημήτριος μὲν ὁ γραμματικὸς ἐκ Βρεταννίας εἰς Τάρσον ἀνακομιζόμενος οἴκαδε. Cf. 18, p. 419 E : Πλεῦσαι δὲ αὐτὸς ἰστορίας καὶ Θεάς*

s'intéressait à tous les cultes étrangers; il lisait assidûment les écrits sacrés et se faisait initié à tous les mystères, et il aurait même trouvé à Carthage de vieux parchemins des temples enfouis dans la terre⁽¹⁾. Ce qu'il nous donne comme un souvenir de son exploration aux pays merveilleux du Nord, où venaient de s'avancer les flottes romaines, est bien l'eschatologie de Posidonius, mais déjà transformée par des influences religieuses⁽²⁾.

D'ailleurs la religion mithriaque, qui était constituée par une combinaison des traditions perses avec l'astrolatrie babylonienne, révélait certainement à ses initiés un enseignement analogue. Nos sources lui attribuent expressément deux des dogmes capitaux de cette théologie: celui que Mithra, c'est-à-dire le soleil, placé au milieu des planètes « faisait rouler ces astres errants », et celui qui voyait en lui le créateur et le sauveur des âmes⁽³⁾.

Ce culte chaldéo-iranien se répandit en Occident à partir du 1^{er} siècle. Au 11^e, furent rédigés les célèbres « Oracles chaldaïques », qui durent sans doute une partie de leur succès au renouveau d'intérêt qui s'éveilla pour les antiquités babyloniennes à la suite des conquêtes de Trajan⁽⁴⁾. Ces œuvres, d'un mysticisme abstrus, sont vraiment en partie ce pour quoi elles se donnent: de vieilles croyances s'y allient à des théories hellé-

ἐνεκα πομπῆ τοῦ βασιλέως. Je ne crois pas que ce Démétrios, interlocuteur du dialogue, soit un personnage fictif. Une exploration officielle des côtes de la Bretagne est très vraisemblable à cette époque, bien que ce qu'en rapportait Démétrios le soit beaucoup moins.

⁽¹⁾ *De fac.*, 26, p. 942 B C.

⁽²⁾ Une des doctrines caractéristiques de cette eschatologie, la division de l'homme en trois parties: τὸ νοερόν, τὸ ψυχικόν, τὸ

χοϊκόν, était enseignée suivant HIPPOLYTE (*Philos.*, V, 1 § 7) dans les Ἀσσυρίων τελεταί, et des croyances analogues paraissent avoir été partagées par les mystes de Mithra; cf. FIRM. MATERNUS, *De err. prof. relig.*, éd. Ziegler, Praef., p. xxxiv.

⁽³⁾ Cf. *supra* p. 454, n. 1; p. 464 [465], n. 4 et p. 462 [463], n. 1.

⁽⁴⁾ J'ai indiqué ceci à propos d'un article sur *La géographie astrologique* qui paraîtra dans *Klio*, t. IX, 1909.

nistiques et notamment les idées maîtresses de l'héliolatrie « chaldéenne » y sont nettement formulées⁽¹⁾.

Au III^e siècle, le manichéisme, dont les livres sacrés furent écrits en Babylonie et qui est presque entièrement indépendant de la tradition grecque, incorpore dans son système dualiste les doctrines fondamentales de la théologie sidérale. Pour lui, comme pour les astrologues, toute la substance de ce monde est mêlée d'une lumière divine, descendue du haut du ciel. Les révolutions de la lune et du soleil ont pour effet d'attirer les particules lumineuses enfermées dans la matière et de les faire remonter jusqu'à l'éternelle clarté de l'empyrée⁽²⁾. En particulier les âmes humaines, parcelles détachées des feux célestes, sont délivrées par la mort des corps où elles sont captives et élevées par ces deux astres jusqu'aux régions supérieures⁽³⁾.

Enfin quand la philosophie, rénovant l'idéalisme platonicien, eût fait de Dieu un être suprasensible et extramondain, la vieille conception chaldéo-stoïcienne qui regardait le Soleil comme le cœur divin de l'univers parut inacceptable. Mais un penseur oriental, un Syrien comme Posidonius, Jamblique de Chalcis, accommoda à ces théories nouvelles le système de son compatriote et convertit encore le dernier empereur païen à son héliolatrie transcendante⁽⁴⁾. Les échos de cette prédi-

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 454, n. 2; p. 458, n. 2; p. 464, n. 4.

⁽²⁾ Cf. FLÜGEL, *Mani*, 1862, p. 90; et mes *Recherches sur le manichéisme*, 1908, p. 37. On trouvera, *ibid.*, p. 36, n. 2, une autre preuve de l'action de l'astrologie sur le système de Mani. — En occident, le système manichéen se combina avec les théories néoplatoniciennes. C'est ainsi

qu'Agapius, au témoignage de Photius (*cod.* 179, p. 124 b. 25), Ἡλιον και Σεληνην αναισχύντως Θεολογει και ομοουσια κηρύττει Θεῶ, οὐκ αισθητὸν αὐτῶν τὸ θῶς ἀλλὰ νοητὸν τεραπευόμενος· διὸ και ἀσώματα και ἀσχημάτιστα και ἀχρωμάτιστα αὐτὰ ἐξυμνῶν τὸ σέβας αὐτοῖς ἀνάπει.

⁽³⁾ Cf. *supra*, p. 465, n. 1.

⁽⁴⁾ Cf. *supra*, p. 453, n. 1; p. 458.

tion devaient même plus tard se propager longuement dans la littérature chrétienne⁽¹⁾.

Si l'on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de cette tradition, on sera frappé de la puissance de cette théologie solaire, fondée sur d'antiques croyances des astrologues chaldéens, transformée à l'époque hellénistique sous la double influence des découvertes astronomiques et de la pensée stoïcienne et qui agit à travers les siècles sur les diverses manifestations de la vie religieuse de l'empire romain. Ce système est l'œuvre commune des prêtres et des philosophes de Mésopotamie et de Syrie; dans les temples de ces pays, il prédomina probablement depuis la période des Séleucides, et il amena partout la transformation des Baals locaux en divinités héliaques. De l'Asie, il passa en Europe, où il se répandit dès le début de notre ère, propagé à la fois par les disciples de Posidonius et par les mystères exotiques. Quand, au III^e siècle, Héliogabale cherchait à Émèse et qu'Aurélien trouvait à Palmyre⁽²⁾ un dieu solaire qu'ils pussent substituer au vieux Jupiter anthropomorphe,

⁽¹⁾ Synésius dans ses hymnes (II, 10 et suiv., IV, 150 et suiv., etc.) assaisonne son christianisme d'idées empruntées à la théologie solaire. Il se rapproche en ceci comme en bien d'autres points de Proclus (VON WILAMOWITZ, *Sitzungsber. Akad. Berlin*, 1907, p. 272 et suiv.) — J'ai parlé, *Mon. myst. Mithra*, I, p. 355, du « Soleil symbole du Christ ».

⁽²⁾ Cf. WISSOWA, *Religion der Römer*, p. 305 et suiv., et mes *Religions orientales*, 2^e éd., p. 169 et suiv., p. 184. — Tout récemment, M. von Domaszewski a consacré à la signification politique de la religion d'Émèse un article intéressant et érudit (*Archiv f. Religionsw.*, XI, 1908, p. 222 et

suiv.). Mais s'il a reconnu en général la haute importance de l'héliolatrie syrienne dans le développement du paganisme impérial, je crois qu'il exagère la valeur relative du culte d'Émèse dans cette évolution. Il considère (p. 235) le développement du monothéisme solaire comme l'œuvre de l'école de théologie de ce temple. Comment en réalité ce monothéisme s'est élaboré, c'est ce que nous avons essayé de montrer dans cette étude. Le seul ouvrage que nous ait laissé un écrivain d'Émèse est le roman d'Héliodore, et la « théologie » de ce pieux auteur est simplement celle de son temps, comme l'a bien montré RONDZ, *Griech. Roman*, p. 463 et suiv., 495 et suiv.

délaissé par ses adorateurs, ils reconnaissaient la supériorité sur l'idolâtrie romaine de cette religion cosmique de l'Orient que les réflexions des théologiens avaient élevée jusqu'à une sorte de monothéisme. La même race sémitique qui a provoqué la chute du paganisme est aussi celle qui fit l'effort le plus puissant pour le sauver.